



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52106

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

KURT BALDINGER

DU SACRÉ AU PROFANE: L'ÉVOLUTION DU FRANÇAIS DU MOYEN AGE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Le début de notre siècle a vu naître deux réactions significatives contre la linguistique du XIX^e siècle qui, grâce à un travail minutieux et sérieux, avait créé une base solide d'une linguistique scientifique en établissant des règles d'une phonétique – ou plutôt d'une phonématique – historique (einer historischen Lautlehre), et en la mettant au centre d'une nouvelle grammaire historique. Les lois phonétiques, les Lautgesetze, visaient à élever la linguistique au niveau scientifique des sciences naturelles (Lautgesetze d'après le modèle des Naturgesetze). Même s'il fallait renoncer par la suite à cette chimère qui méconnaissait la nature même des sciences humaines, le XIX^e siècle, grâce au positivisme de sa méthode et malgré lui, a fait un travail indispensable, et c'est grâce à ses résultats que le XX^e siècle a pu se tourner vers des aspects nouveaux, prometteurs et peut-être plus intéressants. Ces nouvelles perspectives s'annonçaient à partir de 1900. Les atlas linguistiques commençaient à surgir (Atlas Linguistique de la France [ALF] 1902–1912) et aidaient à découvrir la richesse des dialectes. La géographie linguistique (Gilliéron, Scier, 1905) s'établit en méthode et fit découvrir de nouveaux horizons à l'histoire de la langue et de la culture. La Wort- und Sachforschung, la méthode des relations entre les choses et les mots, allait dans la même direction (la Zeitschrift Wörter und Sachen fut fondée en 1909). L'horizon de la recherche linguistique s'ouvrit largement. Mais je viens de parler de deux réactions significatives, en pensant à deux autres aspects de ce qu'on pourrait appeler la «révolution linguistique du début du XX^e siècle»: d'une part à Saussure qui opposa la synchronie et la langue en tant que système abstrait à la diachronie du XIX^e siècle qui isolait les faits (son Cours de linguistique générale ne parut qu'après sa mort qui eut lieu en 1914), et d'autre part à Vossler et à la Idealistische Neuphilologie, la «linguistique idéaliste» (traduction de Juilland), qui déclara la guerre au positivisme du XIX^e siècle (le manifeste de Vossler: Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft parut à Heidelberg en 1904). Vossler était fortement influencé par Benedetto Croce.

Ces deux réactions semblaient se contredire totalement: Saussure proclamait dans la fameuse dernière phrase de «son» Cours: «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même»¹; Vossler et ses élèves et

1 Cours de linguistique générale, publ. p. Ch. BALLY et A. SECHEHAYE, Paris¹1916, p. 324 [²1922]; Ed. crit. par R. ENGLER: vol. 1, Wiesbaden 1967/1968, § 3281. Cette phrase est citée aussi par K. JABERG dans son excellent article «Idealistische Neuphilologie», dans: Germanisch-romanische Monatsschrift 14 (1926) 1–25 (cit. p. 24) auquel nous reviendrons. D'autre part la socio-linguistique, elle-aussi, se réclame de Saussure puisque le même Cours de linguistique générale parle d'une «science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale» (p. 34); Saussure lui-même, en tout cas, a exprimé ce fait de façon moins univoque, v. éd. ENGLER, N^o 283 suiv.; v. aussi le volume «Die Soziolinguistik in romanischsprachigen Ländern» (La Socio-linguistique dans les pays de langue romane, éd. par Norbert DITTMAR et Brigitte

admirateurs, tels que Klemperer, Lerch, Hatzfeld, n'admettaient, au contraire, la linguistique que dans la mesure où elle permet de découvrir ou d'étayer l'histoire de la culture². Saussure, grâce à Charles Bally et à l'école de Genève, a gagné rapidement du terrain et, aujourd'hui, presque toutes les écoles de la linguistique se réclament de lui, d'une manière ou d'une autre. Quant à Vossler, la réaction ne se faisait pas attendre, mais elle fut sceptique dès le début. Voici trois témoignages de trois romanistes de l'époque, universellement reconnus: En 1914, déjà, dans un compte rendu fondamental, Leo Spitzer, tout en saluant la ›perspective visant la culture‹ (Kulturperspektive, p. 140) avec sympathie, reprochait à Vossler »de voir dans chaque fait linguistique un fait culturel et d'admettre sans exception une influence directe des facteurs culturels sur ceux de la langue, comme si ces mêmes facteurs culturels ne créaient pas un milieu, une somme de circonstances qui permettent par la suite la naissance de facteurs de la langue (donc de façon secondaire et indirecte et par des voies qui se soustraient au contrôle scientifique)«³. Spitzer parle de ›hasard arrangé‹ (p. 141), de ›constructions ad hoc‹ (p. 142), de ›méprise‹ (Fehlgriff, p. 145), etc., et il traite Vossler de ›vrai artiste‹ (p. 148). Douze ans plus tard Karl Jaberg a fait le point dans son article *Idealistische Neuphilologie* (1926)⁴: »Vossler aime à semer avant d'avoir labouré le champ« (p. 2); il lui reproche de ne pas avoir examiné assez soigneusement les faits et les réalités linguistiques et historiques, de ne pas tenir compte de la grande variété des conditions (›das Heer der Bedingungen‹); d'après Jaberg »tout ce qui se rapporte, chez Vossler, à la linguistique et à l'histoire de la langue, n'est pas sérieux« (›unzuverlässig ist bei ihm alles, was sich auf Sprachwissenschaft und Sprachgeschichte bezieht«, p. 18): jugement très sévère! Et il félicite les Français de ne pas avoir pris connaissance de Vossler: »Je ne me souviens guère d'avoir rencontré le nom de Vossler, qui a pourtant exercé une influence aussi forte sur la jeune génération de linguistes allemands, dans un travail linguistique écrit en français, ce qui ne saurait être une simple opposition de caractère national« (p. 2). Le livre de Vossler, en effet, fut traduit en français seulement beaucoup plus tard (en 1953, v. note 2). Mais, tout comme Spitzer, Jaberg ne condamne pas, lui non plus, le principe de Vossler: »Il est facile de prétendre d'une façon générale que l'esprit humain soit la cause de tous les changements, mais il est beaucoup plus difficile de déterminer que telle particularité de l'esprit humain soit en rapport avec telle particularité linguistique et, dans beaucoup de cas, il semble que ce soit impossible« (p. 12). Ce qu'il reproche à Vossler, c'est de négliger les faits et de se livrer entièrement à son intuition (p. 17). Il met en garde contre un parallélisme trop

SCHLIEBEN-LANGE, Tübingen 1982 [Tübinger Beiträge zur Linguistik, 150]). Elle a commencé à établir ses méthodes de façon systématique dans les années 60.

2 Karl VOSSLER, *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*, Heidelberg 1904; DERS., *Sprache als Schöpfung und Entwicklung*, 1905; IDEM, *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, Heidelberg 1913; ²1921; IDEM, *Frankreichs Kultur und Sprache*, 2. neubearb. Aufl., Heidelberg 1929 (trad. fr.: Ch. VOSSLER, *Langue et culture de la France, Histoire du fr. littéraire des origines à nos jours*, Préface et trad. d'Alphonse JUILLAND, Paris 1953); *Geist und Kultur in der Sprache*, Heidelberg 1925; *Idealistische Neuphilologie*, Festschrift für Karl Vossler hg. von Viktor KLEMPERER und Eugen LERCH, Heidelberg 1922. – V. aussi l'excellente synthèse de Hans Helmut CHRISTMANN, *Idealistische Philologie und moderne Sprachwissenschaft*, München 1974, 157 p.

3 Leo SPITZER, compte rendu de Vossler 1913, dans: *Zs. für französische Sprache und Literatur* 42 (1914) p. 139–150 (cit. p. 140, en allemand).

4 Karl JABERG, *Idealistische Neuphilologie* (Sprachwissenschaftliche Betrachtungen), dans: *Germanisch-romanische Monatsschrift* 14 (1926) p. 1–25.

simpliste entre l'histoire de la culture et l'histoire de la langue et rappelle que déjà Humboldt était prudent à ce sujet. Mais il admet que la conception d'une évolution générale complexe soit justifiée («Die Berechtigung einer solchen Einstellung einer komplizierten geistigen Gesamtentwicklung gegenüber kann nicht abgestritten werden»; p. 17). Déjà Spitzer avait insisté sur le fait qu'on est habitué à jeter un pont entre l'histoire de la culture et la littérature, mais que la construction d'un pont entre la culture et la langue est une tâche infiniment plus ardue («eine unendlich heiklere Arbeit», GRM 1914, 146).

Le jugement de Gerhard Rohlfs, le dernier de nos trois témoins (*Sprache und Kultur*, 1928), n'est guère plus indulgent que celui de Spitzer et de Jaberg: les images évoquées par Vossler ont, d'après lui, quelque chose de fascinant, mais elles rappellent les phantasmes merveilleux des contes orientaux qui se dissipent dès que la lumière cruelle du plein jour les frappe⁵. Mais, s'il partage le scepticisme de Spitzer et de Jaberg à l'égard de Vossler, il est plus optimiste que ces derniers quant à la possibilité de prouver de façon plus sérieuse les rapports entre l'histoire de la langue et celle de la culture («Sprachgeschichte ist ein integrierender Bestandteil der Kulturwissenschaft und ist von ihren Anfängen an nie anders aufgefaßt worden», p. 10), et à l'appui de cette affirmation, il ajouta toute une série d'exemples tirés de différents domaines (exemples intéressants surtout dans le domaine du folklore).

Terminons cette introduction sur l'histoire de la linguistique, peut-être un peu longue mais, à mon avis, indispensable pour bien situer le but de ma communication d'aujourd'hui. Le structuralisme de Saussure a fait fortune et je ne m'y oppose pas du tout, même si la fameuse phrase «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même» me semble, comme à Jaberg (p. 24), trop étroite; Bally déjà l'avait dépassée. Vossler, au contraire – nous avons entendu là-dessus le jugement de trois romanistes de première importance – a été sévèrement critiqué. Encore en 1974, Charles Camproux souligne «le peu de rigueur de ces méthodes» et «les généralisations indues»⁶. Mais la critique a toujours porté sur le manque de solidité, la négligence des faits, la manière intuitive et artistique de Vossler et n'a jamais concerné le principe même. Moi-même j'ai dit quelque part – je ne me rappelle plus où – que Vossler, en principe, avait raison mais que tous ses exemples étaient faux⁷! La réaction de Vossler contre le positivisme du XIX^e siècle avait, sans aucun doute, un côté salutaire, mais elle a retardé, par son manque de solidité et par sa tendance à appliquer une psychologie trop simpliste aux rapports entre la langue et la culture, des recherches plus poussées et plus sérieuses dans ce domaine tombé en discrédit. Il est temps, je crois, après 60 ou 80 ans, d'y revenir, sur une base plus sûre. C'est dans ce sens, je crois, qu'Alphonse Juilland a terminé, en 1953, son Introduction à la traduction française du livre de Vossler: cette traduction, dit-il, «rappellera à ceux

5 Gerhard ROHLFS, *Sprache und Kultur*, Braunschweig/Berlin/Hamburg 1928, 34 p. (spécialement p. 7); une partie de cette publication a été reprise et retravaillée par ROHLFS sous le titre *Sprachwissenschaft und Volkskunde*, dans le volume *An den Quellen der romanischen Sprachen*, Halle 1952, p. 7–17. VOSSLER a réagi de façon violente dans un compte rendu de ce travail de Rohlfs, dans: *Deutsche Literaturzeitung Neue Folge* 5 (1928) p. 422–424.

6 Charles CAMPROUX, *Les langues romanes*, 1974 (Que sais je? 1562) p. 33.

7 Je l'ai retrouvé, grâce à CHRISTMANN (voir n. 2) p. 55 n. 7: «Je dirais que Vossler, en principe, avait raison, bien que ses exemples lui aient donné tort...», Kurt BALDINGER, *L'étymologie hier et aujourd'hui*, dans: *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises* 11 (1959) p. 256.

qui sont engagés à fond dans la si féconde ›aventure‹ structuraliste de ne pas négliger les facteurs extra-linguistiques qui, tôt ou tard, devront être réintégrés d'une manière rigoureuse et systématique dans l'explication des faits et des phénomènes linguistiques« (p. 8).

Si je dis ›sur une base plus sûre‹ (ou plus sérieuse) je ne pense pas seulement à cet Anglais qui a reproché à une tribu de non-civilisés de se servir du même mot pour ›aimer‹ qu'il s'agisse d'un ami ou d'une chose comestible (car en anglais, on distingue *to love* et *to like*); les Français, eux aussi, aiment la femme et la choucroute⁸ sans qu'on les traite de sauvages. Mais il faudra tenir compte des résultats de la linguistique moderne, saussurienne et post-saussurienne, et en premier lieu du principe de l'arbitraire du signe. En réalité, ce problème est beaucoup plus complexe qu'il ne paraît à première vue. S'il est vrai qu'il n'y a aucun rapport entre le mot *arbre* et l'objet qu'il désigne et que chaque signifiant, en principe, peut se combiner avec tout signifié, il faut admettre néanmoins les motivations secondaires et le domaine immense de la métaphore. On peut même aller plus loin: la dénomination de la ruche, p. ex., est motivée, à l'origine, par le gaulois **rusca* qui voulait dire »écorce«, en all. *Rindenstülper*, mais, par la suite, ce type de ruche fut remplacé par un type germanique fait de paille (*Strohkorb*) sans qu'il y ait eu changement de dénomination⁹. Mais peut-on nier un rapport entre l'histoire de la langue et l'histoire de la culture, si l'ancien français (afr.) *clerc* est remplacé, à partir de la Renaissance, par *savant*? Vous voyez, je m'approche ›déjà‹ de mon sujet! Clerc < *clericus*, en effet, désigne l'homme »ecclésiastique« depuis la chanson d'Alexis (XI^e siècle). Et Wartburg, dans son *Französisches Etymologisches Wörterbuch* [FEW], lui attribue, en outre le sens d'»homme lettré, savant« depuis Benoît de Ste-Maure jusqu'à Richelet 1680. La raison en est évidente: »Les nombreux sens secondaires (savant, secrétaire, etc.) s'expliquent, d'après Wartburg, par le fait qu'au moyen âge les ecclésiastiques possédaient le monopole de l'éducation et, en général, étaient les seuls à savoir lire et écrire« (FEW 2, 775b). Ceci, Wartburg l'a écrit en 1940, la même année que Ehlers a présenté sa thèse concernant *clerc* et *clergie* au moyen âge à Marburg¹⁰. Beaucoup plus tard en 1961, Ulrich Ricken – il y a plus de trente ans qu'il était mon élève à Leipzig – a étudié le problème dans une perspective onomasiologique; le chemin très long qui mène de l'anc. fr. *clerc* au fr. mod. *savant*¹¹, et il a confirmé, sur la base d'une documentation très étendue, la constatation de Wartburg. Benoît de Sainte-Maure – et ce n'est qu'un témoignage parmi beaucoup d'autres – distingue *Treis ordres ... chascon par sei: Chevaliers, clers e vilains ...* (vers 1174, Chron. 11070s.; Ricken p. 28). Les fabliaux, encore, parleront des *chevaliers, clers et laboranz* (Montaignon/Rayn. III 175; Ehlers

8 Charles BALLY, *Le langage et la vie*, Genève/Heidelberg 1913, p. 107.

9 Voir pour cet exemple et d'autres mes articles: K. BALDINGER, *Sprache und Kultur, Die Entwicklung zur modernen Sprachwissenschaft*, dans: *Ruperto-Carola* (Mitteilungen der Vereinigung der Freunde der Studentenschaft der Universität Heidelberg) 13. Jg. Band 29 (1961) p. 29–46; IDEM, *Sprachgeschichte und Kulturgeschichte*, dans: *Ruperto-Carola* 20. Jg. Bd. 45 (1968) p. 82–90.

10 K. EHLERS, *Clerc und clergie im Sprachgebrauch des mittelalterlichen Frankreich, eine Abhandlung über den Begriff des Gelehrten und der Gelehrsamkeit im Frankreich des 11. bis 14. Jahrhunderts*, Thèse Marburg 1940.

11 Ulrich RICKEN, »Gelehrter« und »Wissenschaft« im Französischen, *Beiträge zu ihrer Bezeichnungsgeschichte vom 12.–17. Jahrhundert*, Berlin 1961 (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Veröffentlichungen des Instituts für Romanische Sprachwissenschaft, 15).

6s.; Ricken 28). La répartition des tâches, tout en admettant une part de simplification, est archiconnu: le chevalier maintient la paix et garantit la justice, le clergé s'occupe du salut de l'âme et de l'esprit, et *li gaaingneeur de terres* (= les vilains, les laboureurs, les roturiers) *doivent querre aus autres .II. ce que mestier leur est pour vivre au monde honnestement* (vers 1245, L'image du monde de maître Gossouin, réd. en prose, éd. Prior, 1913, 77; Ricken 29). *Et li clers doivent ensaignier ces .II. manieres de genz* (ib.). »L'enseignement, c'est l'affaire des clers« (»Die Bildung ist Sache der clers, der Kleriker«), constate Ricken, en accord avec Wartburg (S. 29). L'expression *clerc et lai* devient synonyme de *lai et lettré* (p. ex. vers 1173 chez Guernes de Pont-Sainte-Maxence, v. Ricken p. 126s.; 215; FEW 5, 380 n. 11). On peut même se demander, s'il est légitime de donner deux sens au mot *clerc*: »ecclésiastique« et »lettré« – du moins jusqu'au XII^e siècle – puisque les deux sont identiques! Sans doute pas plus que de séparer l'afr. *riche* »puissant, noble« et »qui possède de grands biens« (FEW 16, 712s.) puisque les deux notions étaient inséparables et pas plus que les sens de *trop* qui étaient à la fois »beaucoup, très« et »plus qu'il ne faut, avec excès«¹². La séparation des deux notions ne s'est faite que peu à peu, dans le cadre de l'évolution générale des conceptions politiques, philosophiques et religieuses du moyen âge au XVIII^e siècle, dans le cadre de la »sécularisation« de la pensée qui allait de pair avec une nouvelle conception de la connaissance humaine, du savoir, de la science. Les premières traces de cette évolution, on les trouve dès la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle, il est vrai – je pense aux influences d'Aristote et d'Averroès (v. Ricken p. 24) – nous y reviendrons –, mais l'Église tâchait de les intégrer, avec plus ou moins de succès.

Mais, au XIII^e siècle, la situation, en ce qui concerne les clercs, est encore beaucoup plus complexe – et je remercie K. F. Werner et Dietrich Lohrmann de l'Institut historique allemand à Paris d'avoir attiré mon attention sur le travail récent de Robert-Henri Bautier, »Clercs mécaniques« et »clercs marchands« dans la France du XIII^e siècle¹³. La notion de clerc devenait de plus en plus vague. »Même si primitivement on avait distingué le clerc du simple tonsuré, on tenait au XIII^e siècle pour clerc quiconque avait été tonsuré« (p. 210). »De nombreux clercs en venaient à se marier, mais ils n'en demeuraient pas moins des clercs, et ils étaient tenus pour tels dès lors qu'ils portaient la tonsure ou revêtaient des vêtements cléricaux. Il était d'ailleurs admis que s'ils exerçaient des activités ne répondant pas exactement à l'idéal de la vie cléricale, ils pouvaient, surtout s'ils étaient mariés, être dispensés du port de la tonsure pour ne point risquer de compromettre la dignité du caractère clérical« (p. 211). »D'autre part, les illettrés étaient exclus de la tonsure« (p. 212). »Or au milieu du XIII^e siècle, le développement général de l'instruction [v. aussi Ricken p. 129] a pour effet d'accroître de façon démesurée le nombre de ceux qui sont susceptibles de recevoir la tonsure, et par voie de conséquence, de vider de façon drastique les justices temporelles et d'assécher les caisses publiques. On voit même des chevaliers qui se prétendent clercs mariés« (p. 212). »Alertée par les autorités laïques, la papauté a été

12 Pour ce dernier exemple v. mon exposé au Congrès de Linguistique et Philologie romanes de Palma en 1980: K. BALDINGER, Sémantique et lexicologie, paru dans les Actes du XVI Congrès International de lingüística i filologia romàniques (Palma de Mallorca 7-12 d'abril de 1980), t. I, Palma de Mallorca 1982, p. 295-303.

13 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1981, Paris 1981, p. 209-242.

progressivement sensibilisée aux problèmes posés par l'extension considérable de la cléricature: clercs ne portant ni tonsure ni signe distinctif; clercs mariés; clercs exerçant des activités séculières: métier des armes, exercice d'offices publics, profession d'avocat, etc.; clercs se livrant au négoce, au commerce, à l'usure; clercs occupés à des activités tenues pour viles ou incompatibles avec la cléricature, avant tout les »arts mécaniques«, c'est-à-dire les métiers manuels, mais aussi les arts de mimes, d'histrions, de jongleurs. L'épiscopat, en dépit de décisions conciliaires ou synodales de caractère théorique, s'est montré plus réticent à condamner des pratiques qui contribuaient à grossir la compétence de ses tribunaux et l'importance de ses revenus. Un moment capital semble se placer dans les dernières années du XIII^e siècle et les premières du XIV^e. C'est alors qu'est tenté, sur la double initiative de l'autorité royale et des autorités urbaines, un grand effort pour résorber la masse des »clercs marchands« et des »clercs mécaniques« et l'assujettir aux charges pesant sur les autres marchands et gens de métier« (p. 214). Dès 1173 et 1175 les synodes de Londres étaient obligés de rappeler: *Clerici vel monachi vel ecclesiis dediti non negotientur* (p. 217). Le concile de Latran en 1215 l'a répété (*Clerici officia vel commercia saecularia non exercent, maxime inhonesta*)¹⁴ (p. 218), etc. La »multiplication du nombre des clercs« est en rapport avec »l'ampleur des privilèges fiscaux et juridictionnels dont ils bénéficiaient« (p. 220). Les autorités ecclésiastiques furent réduites »à opérer une distinction entre, d'une part, les clercs entrés dans les ordres majeurs et les clercs bénéficiers, et de l'autre, le reste des clercs« (p. 220). En 1238, Grégoire IX déclarait dans une bulle adressée à l'archevêque de Rouen »que les clercs entrés dans les ordres mineurs, mariés et exerçant des activités interdites aux clercs et notamment l'usure ... devaient être mis hors de l'immunité fiscale des ecclésiastiques: ils devront contribuer »comme les autres laïques« aux charges du monastère« (p. 220). Les clercs mineurs, donc, pouvaient être marchands (p. 221). Il y avait même des clercs taverniers, et »de tels gens qui n'ont de clercs que le nom« tâchaient »par la prise furtive d'une tonsure ... échapper aux sanctions« (p. 221). Des recensements donnent droit à la conclusion que, dans certains cas, »près du tiers de la population mâle était considéré comme faisant partie du clergé!« (p. 229). »Encore faudrait-il être bien certain que l'abbé, pour grossir sa juridiction et les profits en découlant, n'ait pas fait accéder à la cléricature des illettrés. Ce ne serait certes pas impensable quand on se rappelle que l'évêque d'Angers, Guillaume Lemaire, vers 1291, exigeait du futur prêtre qu'il pût au moins définir le substantif, et que l'évêque d'Amiens en 1305, constate que les jeunes que les parents ont envoyés à l'école pour les faire admettre in sacris, ignorent tout de la grammaire« (p. 229s.). Et même si on ne prend pas à la lettre les mémoires rédigés à la cour du roi vers la fin du XIII^e siècle¹⁵, le résumé de Bautier est significatif:

»Les marchands italiens et autres étrangers, mariés ou non, qui pratiquent commerce et usure, portent tonsure et vêtement de clerc, bien qu'ils se moquent des saints mystères, fraudant ainsi les droits du roi. Alors que dans toute l'Italie on ne trouverait pas, aux dires des gens qui connaissent le pays, quatre marchands publics, mariés ou non, qui portent tonsure et vêtement clérical, on pourrait estimer à près de

14 A Arras, p. ex., sont considérés comme *vilia officia*: »les foulons, les tisserands, les maquignons, les parfumeurs, les bouchers, les teinturiers, les pâtisseries, les fabricants de chausses et les tanneurs« (p. 225)!

15 »Les excès de ces mémoires qu'en dépit de leur caractère officiel on peut qualifier de libelles, montrent à quel point l'affaire était ressentie comme capitale par l'entourage royal« (p. 235).

20 000 le nombre des Italiens et autres étrangers qui en France se donnent faussement pour clercs afin d'exercer commodément commerce et usure. Dès leur entrée dans le royaume, ils se font tondre et revêtent la robe cléricale; dès qu'ils en sortent, ils la rejettent, quitte à la reprendre et à recourir au barbier dès qu'ils retournent dans le royaume. Les officiaux des évêques ne les revendiquent pas moins dès que les prévôts royaux viennent à les poursuivre, malgré leur activité notoire d'usurier et bien que beaucoup soient si illettrés qu'ils ne connaissent même pas l'alphabet» (p. 234s.).

Nous sommes donc très, très loin de l'identité entre clerc-ecclésiastique et clerc-savant, et on pourrait même penser à renoncer à mettre le remplacement de *clerc* par *savant* en relation avec l'évolution des conceptions scientifiques. Mais, l'évolution ultérieure justifie la thèse de Ricken. Après un siècle de perturbations, Philippe le Bel (ordonnance de 1290) et Boniface VIII (1295) établissent un nouvel équilibre: les clercs vivant cléricalement (*clerici clericaliter viventes*) gardaient les privilèges du canon; »en revanche, la papauté renonçait définitivement à couvrir de sa protection les autres, les clercs marchands, mécaniques, bigames, les clercs ne portant pas tonsure, bref les clercs ne vivant pas cléricalement« (p. 240). »Désormais la situation est très claire ... Désormais ... il n'est guère question des >clercs mécaniques« (p. 240s.). »Ainsi en une génération les droits de l'Etat avaient été restaurés, la justice s'était laïcisée et était redevenue droit régalien ... le clergé ne comptait plus guère, dans un domaine royal désormais étendu à la plus grande partie du royaume, que des >clercs vivant cléricalement« (p. 241). Même si *clerc* avait perdu son identité avec *ecclésiastique*, ce qui avait déjà été constaté, d'ailleurs, par Ricken (»Clerc wird z. T. ohne jeden Bezug auf den Klerus verwendet«, p. 133 en parlant du Roman de la Rose), *clerc* reste le terme normal pour désigner le savant, et la théologie se maintenait au centre même de la formation scientifique. Christine de Pisan, en 1403, forme même le féminin *clergesse* (»Et pour ce qu'elle [>Noblesse<] n'est clergesse Pour les livres lire et entendre«, Le livre du chemin de long Estude, 4108, Ricken p. 142)¹⁶. Même Symon de Phares (ca. 1495–98, Recueil des plus celebres astrologues et quelques hommes doctes) se sert encore souvent du terme *clerc* sans nuance péjorative (»des plus experts clercs«, »très notable clerc et grant astrologien«, etc., Ricken p. 146), mais il n'est pas sans intérêt qu'il le remplace très souvent par »homme de profonde estude, homme de grant science, homme de singuliere doctrine, homme de grande experience et auctorité«, etc. (Ricken p. 147). Chez Rabelais, seulement, *clerc* devient archaïque et ironique (»fast nur noch ironisch«)¹⁷; comme Symon il a recours à des composés avec homme: *homme sçavant*, *sçavant homme*, *homme docte*; chez Rabelais, *sçavant* substantif reste isolé (Ricken p. 151); il devient usuel avec Montaigne (Ricken p. 155)¹⁸. Descartes, prudent (pour ne pas subir le sort de Galilée), se sert de *docte* dans des écrits officiels –

16 La formation est intéressante à cause du parallélisme linguistique (*clergesse* »femme savante, lettrée habile« est beaucoup plus ancien: Artus – début 17^e s., FEW 2, 774b; de même *clergie* f. »condition d'homme d'église; science d'un homme lettré« dep. BenSmaure, vieilli dep. Fur 1690).

17 P. ex. *clerc jusques ès dents* (1535, Rabelais, Gargantua, chap. 27); mais Grandgousier >bailla< Gargantua à quelque homme sçavant pour l'endoctriner selon sa capacité (1534, Rab., Garg. 14; et comme subst. dès la même année: les saiges et sçavans qui par raisons manifestes contentent les lecteurs 1534 Rab I 9 [23]; v. aussi 16; RICKEN 151–155; 235; 237).

18 Le FEW (11, 195b) date *savant* m. »personne qui sait beaucoup en matière d'érudition ou de sciences« de 1634 (chez le Père Mersenne), ce qui est à corriger. L'adjectif *savant* »qui sait beaucoup en matière d'érudition ou de science« est attesté dep. 1510 par le FEW (ib.), mais v. déjà des ex. chez Christine de Pisan (RICKEN 143).

mais, pour lui, le terme marque la science ancienne, scolastique –, de *savant* s'il parle sérieusement et s'il n'a rien à craindre. Avec la publication du *Journal des Sçavans*, en 1665, le nouveau terme est consacré (Ricken p. 290)¹⁹.

Il n'y a aucun doute: Les débuts d'une nouvelle conception de la science remontent au début du XIII^e siècle, mais la Renaissance a tracé le chemin. *Clerc* devenait, chez les humanistes, le symbole de la Science scolastique, la Science du passé. Si Jean Gerson, à la fin du XIV^e siècle, pouvait encore parler sérieusement des *simples gens qui ne sont pas grans clerics*, la tournure *il n'est pas grand cleric en* »il n'est point habile, instruit en« (dep. Pomey 1671, FEW 2, 774a) en frm. n'est plus possible sans nuance stylistique particulière et surtout pas sans nuance ironique (v. Roques, RLiR 47, 1983, 508; EstienneDialS 267).

Si le remplacement de *clerc* par *savant* est le reflet d'une évolution conceptuelle, cela ne veut pas dire qu'il fut inévitable, obligatoire, *Clerc* aurait pu – grâce à l'arbitraire de principe du signe linguistique – suivre cette évolution sémantique tout en gardant son signifiant. Il n'y a qu'à comparer l'évolution anglaise, l'évolution du *clerc* agn. au *clerk* moderne, pour se convaincre que les évolutions du lexique ne sont pas déterminées d'avance²⁰. Et l'évolution du mot *raison* dont nous parlerons plus loin, nous le confirmera.

Le remplacement de *clerc* par *savant* est tout de même le reflet, ou mieux un des reflets de l'évolution générale, évoquée tout récemment, cette année même, par Jean Auba dans un article ›Philologie et éducation: Université et universitaire‹ dans les *Mélanges offerts à Gérald Antoine*²¹. En parlant de l'Université de Paris au XIII^e siècle, il constate: »Dès lors s'instaure un long jeu de bascule entre le pouvoir laïc et le pouvoir religieux. La liberté du droit d'enseigner est bien vite limitée par l'Eglise qui

19 A propos des mots *savant* – docte – érudit, *savant* – habile – très habile, *savant* – honnête homme – philosophe, philosophe – homme de lettres dans l'Encyclopédie v. l'article tout récent de Lothar WOLF, Zum Begriff des ›Gelehrten‹ in der Encyclopédie, dans: *Le Gai Savoir, Essays in Linguistics, Philology, and Criticism, Dedicated to the Memory of Manfred Sandmann*, ed. by Mechthild CRANSTON, Madrid 1983 [1984], 120–131. – En 1800 il y aura même une classe savante comme terme de sociologie (Datations Besançon 11 [1977] 85) et nous serons très, très loin de la classe des clerics du moyen âge. – Un portrait satyrique du *savant* est donné par Victor Hugo dans *Le Roi s'amuse* (I 4): Triboulet: »Il n'est pas d'animal, / Pas de corbeau goulé, pas de loup, pas de chouette, / Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poète, / Pas de mahométan, pas de théologien, / Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien, / Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes, / Plus caparaçonné d'absurdités énormes, / Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent, / Que cet âne bâté qu'on appelle un *savant*!«

20 V. le travail de Karl KREBS, *Der Bedeutungswandel von me. (moyen anglais) clerk und damit zusammenhängende Probleme*, Bonn 1933 (Bonner Studien zur engl. Phil., 21); RICKEN 12. – Dans le même sens un travail récent d'orientation marxiste: »Durch die diskutierten Faktoren – und andere mit ihnen – ist der Verlauf der Sprachgeschichte zwar grundsätzlich bestimmt, aber nicht mechanisch determiniert. Wie jede historische Entwicklung ist auch die Sprachentwicklung nicht nur durch notwendige Zusammenhänge charakterisiert. Neben der Notwendigkeit spielt auch der Zufall eine ganz entscheidende Rolle. In vielen Fällen existieren Alternativen der Entwicklung, von denen zwar notwendigerweise eine realisiert – d. h. von der Möglichkeit in die Wirklichkeit überführt – werden muß; welche das allerdings ist, bleibt zufällig. Die Sprachentwicklung ist determiniert im Sinne des dialektischen Determinismus«, Wolfgang Ullrich WURZEL (Akad. der Wiss. der DDR), *Gedanken zum Sprachwandel*, dans: *Kwartalnik neofilologiczny* 22 (1975) 325–340 (p. 340 le passage cité; v. aussi p. 331 s.: »Am stärksten und unmittelbarsten sind die semantische Komponente der Grammatik und das Lexikon mit der Gesellschaft verbunden«).

21 Jean AUBA, *Philologie et éducation: Université et universitaire*, dans: *Au bonheur des mots, Mélanges en l'honneur de Gérald Antoine*, Nancy 1984.

établit en principe que »nul ne pourra ouvrir un cours libre sans avoir obtenu la »licence«, ou permission d'enseigner, du chancelier de la cathédrale«. Philippe Auguste revendique pour le pouvoir royal le droit d'intervenir en matière d'enseignement et concède aux »écoliers« quelques privilèges, ainsi qu'un »quartier des écoles« dans le centre de Paris. Son ordonnance de l'an 1200 place cependant les maîtres et étudiants sous la juridiction du chancelier de Notre-Dame« (p. 25). Et Auba continue: »La question de savoir si l'Université était un corps laïque ou ecclésiastique continuait (...) à agiter l'université de Paris qui obtint au XVI^e siècle un arrêt du Parlement tranchant dans le sens du caractère laïque de son statut. Après avoir demandé protection au pape et au roi, l'université s'affranchit donc peu à peu de la tutelle du Saint-Siège et revendiqua la qualité de »fille du roi«. Et, »lors de la promulgation, en 1600, de la charte donnée à l'université de Paris, le Président de Thou souligne fortement que l'enseignement est »une chose de gouvernement, un droit royal« (p. 26s.).

La science, au moyen âge, était une science théologique. Il n'y avait qu'une seule vérité, la Vérité, fondée sur la Bible. Il n'y a qu'à consulter Vincent de Beauvais pour constater que la théologie se trouvait au centre même de toutes les sciences²². Un pluralisme de recherche, tel qu'il était préconisé par Richelieu au XVII^e siècle, aurait été inconcevable au XIII^e. Écoutons Richelieu: »Il convient que les universités et les Jésuites enseignent à l'envi, afin que l'émulation aiguise leurs vertus et que les sciences soient d'autant plus assurées dans l'Etat qu'étant disposées entre les mains de plusieurs gardiens; si les uns viennent à perdre un si sacré dépôt, il se trouve chez les autres« (passage cité par Auba, *ib.* p. 27). Le principe de la recherche universitaire se dégage peu à peu de la »Vérité divine« et, de plus en plus, ne se fonde plus sur la Bible mais sur la Raison²³.

La science scolastique, admettant au contraire la suprématie de la Foi, »tâchait de démontrer et non pas de découvrir«, pour citer Gerhard Baader, historien de la médecine²⁴. La médecine, dès le XIV^e et surtout à partir du XV^e siècle, s'efforça de se libérer de la tutelle de la théologie; l'intrusion de l'averroïsme s'intègre dans cette perspective²⁵. »Une »artistique« indépendante de la théologie, réduite au trivium dans

22 Neues Handbuch der Literaturwissenschaft 7, Das europäische Hochmittelalter, Wiesbaden 1981, p. 9.

23 Toujours est-il que des penseurs d'orientation »moderne«, tels que Jean Bodin (son ouvrage *Colloquium heptaplomeres* [écrit vers 1593] était mis à l'index) et Galilée restaient de bons catholiques qui tâchaient d'imposer leur nouvelle vue du monde à l'intérieur de l'Église (v. à ce sujet Günther HAMANN, *Der Galilei-Prozess* (12. April–22. Juni 1633), Festvortrag gehalten in der Feierlichen Jahressitzung der Österreichischen Akademie der Wissenschaften am 18. Mai 1983, paru dans: *Tätigkeitsbericht der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 1982–1983*, Wien 1984, 21–45, spéc. p. 33: »Denn Galileis Überzeugungen waren ja tatsächlich fest katholisch fundiert. Man erkennt ihn, wenn man aus ihm einen Vorläufer der Freidenkerei macht«; mais il demanda énergiquement »eine Öffnung der Kirche gegenüber den neuen naturwissenschaftlichen Lehren« et c'est ce dernier point qui est essentiel dans le cadre de notre exposé).

24 In der Scholastik »galt es nur Bekanntes aufzuzeigen, nicht Neues zu entdecken«, Gerhard BAADER, *Mittelalterliche Medizin im it. Frühhumanismus*, dans: *Fachprosa-Studien, Beiträge zur mittelalterlichen Wissenschafts- und Geistesgeschichte*, éd. par Gundolf KEIL et al., Berlin 1982, p. 253.

25 BAADER: »das Eindringen des Averroismus in die Medizin, deren Unabhängigkeit von der Theologie, in der er verfermt war...« (*ibid.* p. 252). C'est surtout à partir de la Renaissance que ce mouvement devient de plus en plus manifeste: »Die nun [2. Hälfte 16. Jh.] einsetzende »Mechanisierung des Weltbildes«, die sich auch im Bereich der Medizin vollzog, schuf neue Gesetzmäßigkeiten, die kaum mehr in Einklang mit denjenigen des magischen Denkens zu bringen waren. Dem Methodenwechsel von der Induktion zur Deduktion mit seiner nicht nur mehr literarischen Erfahrung, sondern der Erfahrung am Objekt

les universités italiennes, visant une éducation morale, était la source de l'optimisme concernant une formation générale partagé par les humanistes²⁶. Pour la science scholastique il ne peut y avoir de contradiction entre Dieu et la Raison. Si Rabelais écrit: *rien n'est ny saint, ny sacré à ceulx qui se sont emancipez de dieu et raison pour suyvre leurs affections perverses* (1534, Rab I 31), il cite, pour ainsi dire, l'ancienne conception, en insistant sur l'unité des deux notions. Dieu et Raison, c'était peut-être même Dieu et la Vérité (avec majuscule), la Vérité éternelle, cp. FEW 10, 109b. Mais la Raison, elle aussi commence à s'émanciper. D'après le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, c'est avec Descartes que »le tems de la raison« est venu (DiscPrél p. XXVI), et le but de l'Encyclopédie n'est autre, d'après Swiggers, que d'informer l'humanité sur les progrès de la raison²⁷. Mais cette évolution, pourtant importante et significative, semble avoir eu des répercussions beaucoup moins graves du côté linguistique que le remplacement spectaculaire de *clerc* par *savant*, puisque *raison*, un des mots les plus complexes en fr., semble avoir eu tous les sens en question dès l'afr. (»cause, motif qui explique un acte, le pourquoi d'une chose« dep. le début du XII^e siècle; »bon sens, justesse d'esprit, sagesse; faculté de connaître le vrai, usage de cette faculté« dep. le XII^e siècle également), et il est vrai, en effet, qu'on trouve, au XIII^e siècle déjà, dans l'averroïsme, chez Albertus Magnus, et ailleurs, une nouvelle conception de la philosophie qui ne se contente plus du simple recours aux autorités données²⁸. Mais le FEW ne fait pas ressortir clairement l'évolution de la conception de la raison qui nous occupe, bien que l'article »ratio« soit assez développé et complexe. Pour avoir une idée plus complète et plus juste, il faut recourir aux deux thèses de

selbst, konnte das magische, auf Übereinstimmungen beruhende Denken auf die Dauer nicht standhalten« (Wolf-Dieter MÜLLER-JAHNCKE, Zum Magie-Begriff in der Renaissance-Medizin und -Pharmazie, dans: Humanismus und Medizin, éd. par R. SCHMITZ und Gundolf KEIL, Mitt. XI der Kommission für Humanismusforschung, Weinheim [Acta humaniora] 1984, p. 116). Richard TOELLNER, Zum Begriff der Autorität in der Medizin der Renaissance, va dans la même direction: »Neben die Erschütterung der Autorität der Alten durch diese selbst trat als zweiter Faktor die Krise der kirchlichen Autorität in der Reformation. Man kann darüber streiten, ob die Krise der Kirche des Staates im 18. Jahrhundert die entscheidende Autoritätskrise in der Geschichte der europäischen Neuzeit gewesen ist. Mir scheinen alle Gründe dafür zu sprechen, daß die äußerlich stillste, undramatischste Krise, die Revolution im Denken der Wissenschaft, das entscheidende Ereignis gewesen ist und sich Reformation und Französische Revolution dazu verhalten wie Vorbereitung und Folge.« (Weinheim 1984, ibid. p. 167). V. aussi Jürgen TEICHMANN, Wandel des Weltbildes, Astronomie, Physik und Meßtechnik in der Kulturgeschichte. Mit Beiträgen von Volker BIALAS und Felix SCHMEIDLER, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1983, 313 p.; v. aussi la note 28.

26 »Eine von der Theologie unabhängige Artistik, reduziert auf das Trivium an den italienischen Universitäten mit der Tendenz zur moralischen Bildung, war die Quelle des Bildungsoptimismus der Humanisten« (BAADER, voir n. 24, p. 205). – Cf. aussi Rabelais I 15 (1534): *voyons, si bon vous semble, quelle différence y a entre le scavoir de voz resveurs mateologiens du temps jadis et les jeunes gens de maintenant*. Jean Plattard explique correctement en note: »Proprement: diseurs de billevesées ... Rabelais joue sur les dernières syllabes du mot et désigne de ce nom les théologiens«. Camouflé de cette façon cette attaque a été maintenue dans l'éd. de 1542, »alors que toutes les autres allusions irrévérencieuses aux théologiens en ont été supprimées« (ibid.).

27 P. SWIGGERS, Les conceptions linguistiques de l'Encyclopédie, Etude sur la constitution d'une théorie de la grammaire au Siècle des Lumières (thèse), sous presse.

28 Voir à ce sujet Heinrich SCHIPPERGES, Historische Konzepte einer Theoretischen Pathologie, communication faite devant l'Académie des Sciences de Heidelberg le 12 février 1983 (paru sous le même titre en 1983 [Berlin, Heidelberg, New York, Tokyo: Springer Verlag]). Voir aussi la note 25.

Flasche et de Vernay²⁹. Mais, même dans le FEW, on trouve des traces indéniables de cette évolution, p. ex. *raison* en tant que »somme croissante d'idées bonnes et justes qui est dans la société«, sens qui n'apparaît qu'avec St-Evremond en 1713 et qui est enregistré par les dictionnaires jusqu'au dictionnaire de l'Académie de 1878 (FEW 10, 110a). Ce sens serait impensable sans cette évolution de la pensée qui nous intéresse. Il témoigne de la »croyance sécularisée dans le progrès« (säkularisierter Fortschrittsge-danke) qui remonte au Siècle des Lumières³⁰. Dès l'afr., il est vrai, *raison* désigne ce que Wartburg appelle »das diskursive Erkenntnisvermögen« (la faculté de connaissance discursive) qu'il distingue, pour l'afr., de l'*entendement*, qui désigne »das intuitive Erkenntnisvermögen« (la faculté de connaissance intuitive) (FEW 10, 114b); cette dernière correspond au lat. *intellectus*. La langue aurait-elle préparé l'instrument, dont on s'est servi plus tard avec profit? Ce n'est guère possible sans que la *raison* ait changé de nature, tout comme la *curiositas*, une des sept filles vicieuses chez saint Thomas d'Aquin qui, au début des temps modernes, devenait vertueuse et qui en tant que curiosité scientifique devenait le prototype du Siècle éclairé et de l'Emancipation³¹. Le FEW, sans tenir compte de cette évolution, définit *curiosité* par »grand désir de savoir, de connaître« (dep. le 13^e siècle), FEW 2, 1564a. Et, pourtant, la *curiosité* du XVII^e siècle n'est plus celle du XIII^e, tout comme la *raison* de Descartes n'est plus celle de Vincent de Beauvais. La lexicologie et la lexicographie devraient tenir compte de ces changements de concepts. J'ai l'impression que notre analyse sémasiologique en perspective diachronique est encore trop rudimentaire. Nous retenons le remplacement de *clerc* par *savant* (dans une optique onomasiologique), mais l'évolution sémasiologique de *raison*, de *curiosité* et de beaucoup d'autres mots nous échappe, au moins en partie. Le *bon sens* de la Bible Guiot³², n'était-ce pas autre chose que le *bon sens* du XVIII^e? »Notre siècle qui ne reconnoît de juge souverain que le seul tribunal du bon sens«, lit-on dans la Préface (p. XXVI) du *Ménage* 1750. Et le *bon sens* du XIX^e et du XX^e siècle, libéré des conceptions de l'ancienne médecine avec sa confusion de sang et de sens, de *sanguis* et de *sensus*, serait-ce encore le même bon sens qu'au XVIII^e siècle? (Schipperges, dans sa communication déjà mentionnée [n. 28], parle de »kosmisch gesteuertes Humoralgeschehen«!). Le FEW, dans des cas de ce genre, renvoie à des monographies.

Mais je pense qu'à l'avenir la lexicologie devra en tenir compte de plus en plus. La pratique actuelle n'est-elle pas inconséquente? Le changement du concept de curiosité

29 Hans FLASCHE, Die begriffliche Entwicklung des Wortes *ratio* und seiner Ableitungen im Französi-schen bis 1500, 1936 (Leipziger Romanistische Studien I, 1). Henri VERNAY, Les divers sens du mot »raison« autour de l'œuvre de Marguerite d'Angoulême reine de Navarre, Heidelberg 1962 (Studia Romanica, 3).

30 W. WIDDIG, Archi-, ultra-, maxi- und andere Steigerungspräfixe im heutigen Französisch, Genève 1982, p. 230 avec renvoi à P. G. CASTEX et P. SURER, Histoire de la littérature, p. 426.

31 »Die Neu-Gier, die Sensationslust, der unersättliche Schaufraß, jene curiositas aber auch, die zu Beginn der Neuzeit vom Laster zur Leistung wird und die als »wissenschaftliche Neugier« zum Prototyp der Aufklärung und Emanzipation hat werden können«, Heinrich SCHIPPERGES, Modelle der Entfremdung und Selbstfindung im hohen Mittelalter, dans: Selbstfindung in einer Zeit der Selbstentfremdung, Abhandlungen der Humboldt-Gesellschaft für Wissenschaft, Kunst und Bildung, éd. par Herbert KESSLER, Bd. 7 (1983) p. 59-72 (cit. p. 65).

32 Afr. *bon sanz* Bible Guiot (v. TOBLER-LOMMATZSCH [= TL] t. 9), *boen sens* Gautier d'Arras, Ille et Galeron 3260 (Français Moderne 41, 1973, p. 293); le FEW (11, 463a) ne donne que des exemples plus tardifs. V. aussi 1534, Rab I 14; 24; 52.

du XIII^e au XVII^e siècle est passé sous silence, mais le FEW enregistre, d'autre part, *curiosité* en tant que «désir, goût indiscret de percer les secrets d'autrui» (dep. Richelet 1680, FEW 2, 1564a), ce qui me paraît parfaitement légitime puisque cette variante s'intègre dans l'ensemble du nouveau vocabulaire de la société du siècle classique, siècle de la *conversation*³³ – mot attesté depuis 1656 –, des *cercles*³⁴ (attesté depuis 1649), de la société en tant que «toute compagnie de personnes qui s'assemblent habituellement pour le jeu, la conversation, etc.» (attesté depuis Furetière 1690, FEW 12, 20b), siècle de l'*honnête homme* préconisé en 1630 par Faret³⁵, siècle de la *galanterie* (FEW 17, 476a), du *bon goût* (attesté depuis 1643, le *mauvais goût* datant de Richelet 1680! FEW 4, 342b), siècle de la *politesse* (dep. 1659, FEW 9, 129a), du *génie* (depuis Chapelain)³⁶, de la *médiocrité* en tant que «vertu propre à l'honnête homme»³⁷, et même l'adj. *souverain* «qui a de l'empire (sur les passions)»³⁸, et je pourrais ajouter quantité d'autres termes³⁹. Ce sont autant d'exemples de ce que la lexicologie – le FEW a retenu les premières dates dans tous les cas mentionnés – ne refuse pas du tout de tenir compte de l'évolution des concepts tels qu'ils se reflètent dans l'histoire du vocabulaire. Mais elle devrait le faire de façon systématique.

Il est temps de revenir à notre sujet. Le remplacement de *clerc* par *savant*, l'évolution de la conception de la *raison*, l'évaluation de la curiosité vicieuse qui devient une vertueuse curiosité scientifique ne sont pas les seuls témoins de la «sécularisation» des conceptions, loin de là. Cette évolution se fait ressentir dans une grande partie de la terminologie de la pensée qui tend peu à peu à s'émanciper de la tutelle du sacré pour s'orienter vers le profane, et cela dans des domaines très divers.

Ne faut-il pas rattacher à l'ensemble de ce mouvement l'histoire complexe du mot *passion* qui, depuis le texte du X^e siècle qui s'appelle la Passion, désigne en premier lieu la «souffrance du Christ lors de son supplice» (FEW 7, 731a; l'excellent article du FEW a été rédigé par Alwin Kuhn)? C'est ensuite, mais seulement jusqu'au XVII^e siècle, «la souffrance physique, la douleur, la maladie» (Wace–Wid 1675, FEW 7,

33 Christoph STROSETZKI, *Konversation. Ein gesellschaftlicher und literarhistorischer Topos im Frankreich des 17. Jahrhunderts*, Thèse Düsseldorf 1977. Le FEW atteste *conversation* «échange de propos sur un sujet, entretien» depuis 1666, Molière (FEW 2, 1132b), mais on le trouve déjà en 1656 chez l'Abbé de Pure.

34 Frm. *cercle* «réunion de personnes groupées dans un salon» dep. 1653; *cercle du roi, de la reine* «réunion de personnes admises dans l'intimité du roi ou de la reine» (La Roch 1649–Raym 1832) FEW 2, 704b.

35 V. FEW 4, 462b et la note 6; v. aussi Jean-Pierre DENS, *L'honnête homme et la critique du goût. Esthétique et société au XVII^e siècle*, Lexington/Kentucky 1981 (cf. *Romanische Forschungen* 95, 1983, 189–190).

36 Frm. *génie* «aptitude particulière, accompagnée d'une grande puissance créatrice dans une activité de l'esprit» (dep. Chapelain, Som 129) FEW 4, 105b; v. aussi G. TONELLI, *Genius from the Renaissance to 1770*, *Dictionary of the History of Ideas*, ed. by P. WIENER, II 293–297; H. H. CHRISTMANN, *Zu den Begriffen »génie de la langue« und »Analogie« in der Sprachwissenschaft des 16. bis 19. Jahrhunderts*, *Beiträge zur Romanischen Philologie* 16 (1977) p. 91–94; F.-Jos. MEISSNER, *Wortgeschichtliche Untersuchungen im Umkreis von fr. enthousiasme und génie*, Genève 1979.

37 FEW 6¹, 615a (1654–1688, La Fontaine; *Romanische Forschungen* 64, 293); v. aussi CHRISTMANN, *Rivarol* (voir le titre n. 51) p. 28.

38 FEW 12, 434b (1640–Fér 1788).

39 Souvent, ce ne sont pas du tout des mots clés, mais des sens secondaires et spécifiques qui risquent de passer inaperçus, tels que *rechercher* v. a. «chercher vivement la société de qn.» (dep. Fér 1787, FEW 2, 697a, mais déjà dans les *Lettres Persanes*, 3), *adresser* «faire aller droit vers une personne» (17^e–19^e s., FEW 3, 84a/b).

731b; l'all. *Patient* «malade», emprunté au fr., FEW 8, 15a, a conservé ce sens). Mais la *passion* en tant qu'«impression d'un certain degré de vivacité, reçue dans l'âme; mouvement de l'âme, bon ou mauvais», qui correspond à l'all. *Leidenschaft*, ne date que du XVI^e siècle (dep. Est 1538, FEW 7, 732a), de même que la *passion* au sens d'«amour violent» (au pl. de 1572 jusqu'à la 2^e moitié du XVIII^e siècle; critiqué par Voltaire; au sg. depuis l'*Astrée*, vers 1620, FEW ib.). La Passion du Christ s'est transformée en un sentiment bien terrestre et humain.

À la lumière de cette profanation de la passion on ne s'étonne plus que le merveilleux du moyen âge, décrit de façon impressionnante par Daniel Poirion⁴⁰, cette croyance ambivalente qui se rapporte à la fois à Dieu et au Diable, se transforme vers le XVI^e siècle: «à l'enchantement de la merveille, qu'affrontaient le chevalier de la Loi et le clerc de la Raison, on verra se substituer l'imposture de l'artiste-mage et le mythe du poète inspiré» (p. 126)⁴¹. *Merveille* et *merveilleux* servent, dès le XV^e siècle tout simplement à désigner le «non plus ultra» dans toutes les directions: dans les Cent Nouvelles nouvelles, écrites vers 1462, on éprouve *un merveilleux desplaisir*, dans l'*Alexandre* en prose on éprouve *ung merveilleux dueil*, dans d'autres textes on est *joyeux a merveilles*, *diligent a merveilles*, on a *merveilleusement* peur et on est *enragé que c'est merveille*. On comprend donc que, chez Rabelais, Panurge est *merveilleusement sçavant* (Rab II 18) et que, dans le roman de Jeanne Flore (vers 1537), un lion se frotte *merveilleusement la queue en terre*. Le merveilleux sera livré à l'ironie de Voltaire et il faut attendre le romantisme qui redécouvrira le moyen âge, et avec lui le merveilleux vrai et sérieux!

Je me suis réservé l'exemple le plus important pour la fin: il nous mènera une dernière fois, grâce à la métaphore de la lumière, du Siècle des ténèbres au Siècle éclairé, en revenant ainsi à l'évolution de la conception de la Raison, à celle qui va des clercs aux savants, de la science théologique à la science au sens moderne. J'en parle à la fin parce qu'à mon avis c'est le domaine de la métaphore qui reflète le plus immédiatement et le plus directement les relations entre l'histoire de la langue et celle de la culture et tout spécialement de la pensée humaine. La métaphore de la lumière, depuis l'Antiquité égyptienne, grecque et romaine, est d'une richesse extraordinaire et d'une importance capitale. Heinrich Schipperges, historien de la médecine à Heidelberg, dans un article *Vom Licht der Natur im Weltbild des Paracelsus*⁴², l'a souligné pour le Moyen Age: «Avec la lumière nous avons devant nos yeux une des images les plus magnifiques et les plus profondes du Moyen Age, une image vraiment lumineuse et illuminante, tout un monde visuel, dans lequel tous les ressorts de l'esprit humain et tous les phénomènes de la nature acquièrent leur sens et leur signification. Les éléments lexicaux de cette métaphore sont *lumen* et *lux*, mais aussi *splendor* et *claritas*, d'où se laissent dériver aussi bien les *luminaria* concrets que l'*illuminatio* et l'*eluci-*

40 Daniel POIRION, *Le merveilleux dans la littérature française du moyen âge*, Paris 1982 (Que sais-je? 1938) (v. mon compte rendu dans: *Zs. für romanische Philologie* 99, 1983, p. 393 s., où l'on trouve les références exactes des passages cités par la suite). Cf. aussi Wolf-Dieter MÜLLER-JAHNCKE, *Zum Magie-Begriff in der Renaissance-Medizin und -Pharmazie*, cité dans la note 25.

41 Cf. «Le Dieu des vers, ce Dieu de la Lumière», 1761 Voltaire, dans GRIMM, *Correspondance*, éd. KÖLVING 1, 48.

42 Heinrich SCHIPPERGES, *Vom Licht der Natur im Weltbild des Paracelsus*, dans: *Scheidewege, Vierteljahresschrift für skeptisches Denken*, éd. par F. G. JÜNGER et MAX HIMMELHEBER 6 (1976) p. 30-48; v. aussi R. GUARDINI, *Das Licht in Dantes Göttlicher Komödie*, München 1956.

darium» (p. 30). Il retrace l'histoire de la théorie et de la métaphysique de la lumière jusqu'au *Liber de lumine* de Marsilio Ficino (1433–1499) et Pico della Mirandola (1463–1494) chez qui tout *lumen naturale* est encore soumis au *lumen gloriae*. Et Schipperges montre la position révolutionnaire de Paracelse (1493–1541) entre la conception biblique de la lumière au moyen âge et la conception moderne. Paracelse conseille aux médecins de ne pas attendre la réponse du Saint Esprit à leurs questions professionnelles, mais de se fier à cette lumière qui ne saurait se trouver ailleurs que dans la Nature (p. 34). L'oratoire est remplacé par le lab-oratoire, jeu de mots fait par Schipperges dans sa communication déjà mentionnée (v. n. 28). Paracelse, par son expérience de la lumière de la Nature, a définitivement quitté l'ordre cosmique de la tradition scholastique (p. 46) et il en est conscient. Le chemin est long entre le passage du Poème moral, écrit vers 1200:

*Deus est vraie lumiere, si cum dist l'escriture.
Qui enluminez ert de la lumiere pure,
Nule riens ke deus fist ne li serat obscure,
Anz verrat tot ensemble, cascune creature
(PoèmeMorC strophe 448)*

et le Discours préliminaire de l'Encyclopédie (1751) qui constate que c'est à partir de la Renaissance que la lumière a éclairé le monde (p. XIX; XXIV) et jusqu'à Voltaire qui, en 1775, écrit:

*Le peuple, en son erreur grossière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut supporter l'éclair
(Ode)*

J'ai de la peine à résister à la tentation d'illuminer ce chemin par de nombreuses citations, mais je me résigne à un tout petit choix pour ne pas trop abuser de votre patience. Un texte du début du XIII^e siècle (Ms. mil. XIII^e): *Iceste fable regarde a vos, o vos homme, quicunques volez mener vostre pensé en la soveraine lumiere, ce est en Deu. Quar cil liquels vencuz flechira ses lumieres, ce est reison et entendement [v. à ce sujet plus haut], en l'enfernal fosse, il perdra quanque il aveit de bien* (Dwyer, *Boethian Fictions*, 1976, p. 102).

Vers 1335, Jean de Vignay appelle Dieu le «souverain Pere de Lumiere» (JVignayEnsK 97; 230; v. ci-dessus n. 41).

Vers 1445: «*avant qu'on voise / En paradis ou en lumiere / Fault que l'ame soit / necte et clere*» (La Confession et Testament de l'amant trespasé de deuil de Pierre de Hauteville, éd. R. M. Bidler [Inedita et Rara, 1], Montréal 1982).

Au XVI^e siècle, les témoignages de la conception traditionnelle abondent toujours, d'abord au sein de l'Église catholique ou protestante; il n'y a qu'à penser, d'une part, aux Epistres de Lefèvre d'Étaples, où l'on parle de la *lumiere evangelique* et de la *mortelle nuict d'erreur*, de la *lumiere de foy* et du *vray jour auquel n'a aucunes tenebres et la vraye lumiere de vie eternelle* (ZrP 95, 1979, 188s.; v. aussi ib. 139) et d'autre part, à Calvin qui parle de ceux qui sont destitués «de la lumière de raison» (Huguet, *Dict. XVI^e siècle sub destituer*). Mais les textes littéraires, eux aussi, fourmillent d'exemples:

En 1540: *O des humains infallible lumiere / Qui en tout temps de luyre est coustumiere, / Et ne se peult de tenebres comprendre* (Victor Brodeau, *Les louanges de Jesuchrist nostre Sauveur*, éd. Tomlinson 1982, p. 136).

En 1558: *et jugez le mal estre bien, et le bien mal, faisant de lumiere tenebres, et des tenebres lumiere* (Boaistuau, *Le Théâtre du Monde*, éd. M. Simonin, 1981, p. 160).

D'autre part, on trouve chez les humanistes tels que Rabelais pour la première fois, une évaluation toute nouvelle: *Le temps estoit encores tenebreux et sentant l'infelicité et la calamité des Gothz*⁴³ – c'est le précurseur du XVIII^e siècle qui qualifie le moyen âge comme les siècles des ténèbres ou gothiques – *qui avoient mis à destruction toute bonne literature; mais par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres* (1532, Rabelais II 8).

C'est ce que Gargantua écrit à son fils Pantagruel. Ce passage pivot qui a son pendant dans la *restitution des bonnes lettres* comme dénomination de la Renaissance (addition de 1542, Rab I 9 [45]) et qui nous rappelle Paracelse, n'a été retenu ni par Sainéan dans son grand ouvrage sur la langue de Rabelais (1922–1923), ni par Marty-Laveaux dans son grand glossaire de Rabelais (1902–1903), ni par Huguet.

Mais c'est le XVII^e siècle qui assurera le triomphe de la nouvelle conception de la métaphore. Si le Père Mersenne, en 1624, parle encore de la *lumière de la foy*⁴⁴, il suffit de lire une lettre de Scarron de 1651, relevée par Roger Lathuillère dans les *Mélanges Antoine* qui viennent de paraître, pour se rendre compte des valeurs nouvelles: »l'épithète lumineuse, empruntée au langage des ruelles⁴⁵, où l'on parle sans cesse de lumière (manquer de lumière, avoir des lumières, se piquer de lumière, la multitude des lumières de l'esprit, un esprit sans lumière)«⁴⁶.

Inutile de donner des exemples pour le XVIII^e siècle. On n'a plus seulement des *lumières* philosophiques et abstraites, mais aussi des *lumières* sur les sucres (Disc. Prél. de l'Enc., XLIV) et le terme se trouve même presque à chaque page d'un ouvrage d'ordre pratique tel que *Le parfait boulanger* de 1778⁴⁷, où l'on parle des *lumières* du Physicien (p. 81), des *lumières* des Magistrats (134), des *lumières* physiques (211), etc.⁴⁸.

43 Voir pour *gothique*, caractérisant le moyen âge, FEW 16, 103b; Fritz NIES, Die semantische Aufwertung von fr. gothique vor Chateaubriand, dans: Zs. für romanische Philologie 84 (1968) p. 67–88; P. ZUMTHOR, Roman et gothique, dans: Mélanges Siciliano, p. 1223–1234; H. MEIER, Mélanges Betz, p. 300 n. 15 etc.

44 1624, Marin MERSENNE, *L'Impiété* [réimpression Frommann-Holzboog] Stuttgart 1975, p. 641; voyez *Senèque le Philosophe, et Epictète, vous m'advoürés que beaucoup de grands personnages, qui n'avoient que la lumiere de la raison pour leur guide, et leur fanal* (sens nouveau mais qualifié de façon négative!) *ibid.* p. 704; mais *la lumiere que Dieu a imprimée dans leur esprit* (*ibid.* 554); *car son but est de ne suivre rien que ses sentimens, croyant qu'il a plus de lumiere de ce costé là, que du costé de Dieu, et de la religion* (*ibid.* p. 678).

45 A propos de *ruelle* v. la thèse de R. BÜFF, *Ruelle und Realität, Präzise Liebes- und Ehekonzeptionen und ihre Hintergründe*, Heidelberg 1979 (*Studia Romanica*, 35).

46 Roger LATHUILLÈRE, dans: *Au bonheur des mots*, Mélanges Antoine 1984, p. 293.

47 Antoine Augustin PARMENTIER, *Le parfait boulanger ou traité complet sur la fabrication et le commerce du pain 1778*, réimpression en fac-similé Marseille 1981.

48 Pour le XVIII^e s. v. surtout Roland MORTIER, *Clartés et ombres du Siècle des Lumières*, Genève 1969 (et spécialement *Lumière et Lumières, Histoire d'une image et d'une idée au XVII^e et au XVIII^e siècles*, 13ss.); Jochen SCHLOBACH, *Zyklentheorie und Epochenmetaphorik*, München 1980; Paul HOFFMANN, *La Femme dans la pensée des lumières*, Paris 1977, 622p. (v. *Romanische Forschungen* 93, 1981, p. 263–267); Fritz SCHALK, *Zur Semantik von »Aufklärung« in Frankreich*, dans: *Festschrift Wartburg 1968*, 251–266; Ulrich RICKEN, *Grammaire et philosophie au Siècle des Lumières, Controverses sur l'ordre*

Dans le FEW, cette évolution n'a pas passé inaperçue: *lumière* »connaissance des choses« (dep. ca. 1640) avec une note disant que, déjà au XVII^e siècle, on s'en servait surtout au pluriel, d'où le *Siècle des Lumières*. Quant au sens ancien (»caractère de la vérité qui rend les choses intelligibles pour l'esprit«), Wartburg remarque en note qu'il se trouve d'abord seulement dans des textes religieux, plus tard aussi dans un sens plus ample, conformément à l'évolution philosophique et scientifique. Et il ajoute: »Les nombreux emplois poétiques et figurés ne sont pas pris en considération puisqu'ils feraient partie d'une histoire de la métaphore« (FEW 5, 446a n. 4). Point épineux et complexe qui serait à discuter!

Nous avons, d'ailleurs, vu que *lumière*, de même que son antonyme, *les ténèbres* (C'est de là que viennent *les lumières*, au pl.) font partie d'un champ de métaphores synonymiques ou apparentées auquel, faute de temps, malheureusement, nous ne pourrions nous attarder. Je ne peux en donner que quelques bribes. Le plus important, c'est sans doute *éclairé* qui sert d'adjectif à *lumière*. Lui aussi vient du langage biblique. Encore Mersenne, en 1624, dit: *Dieu vueille l'esclairer, et luy oster le Bigotisme de la teste*⁴⁹. Mais déjà P. Nicole (1671–1674) parle d'un *amour-propre éclairé qui sait connaître ses vrais intérêts et qui tend par raison à la fin qu'il se propose*⁵⁰. Pour les auteurs de l'Encyclopédie, enfin, tout le monde doit être éclairé: le peuple (Disc. Prél. p. XXIII), les gens (p. XIX), le Public (p. XVIII), la nation (p. XXXIII), les esprits (p. XXXII), les Artistes (p. XXII), les Amateurs (p. XLI), le gouvernement (sub ›invention‹), un Mécène (p. XXXIII), enfin, ils parlent de »la lumière dont le monde devoit être éclairé« (p. XXIV), et dans l'Avert. du t. III, ils disent que la réflexion pourra simplifier et éclairer une pratique aveugle (cité dans l'article ›invention‹). Il y a même des *Etymologiste(s) éclairé(s)* (Ménage 1750, Prél. p. XXV). *Le siècle éclairé* est courant; et le *Parfait Boulanger* (1778) y ajoute les *hommes éclairés en tout genre qui se sont livrés entièrement à l'économie rurale* (p. 52), l'intention d'*éclairer* les gens de la campagne (p. 56), la manipulation *éclairée* du Boulanger (p. 55), et *la connoissance des parties constituantes du blé peut ... guider et éclairer le Boulanger sur le choix des différentes farines* (p. 215). Bref, *on s'éclaire journellement* (p. XXXIX) ce qui veut dire simplement qu'on apprend tous les jours par l'expérience!

Eclairé est accompagné d'*éclaircissements* pl. (1751, Disc. Prél. p. XXXVIII, XLIV), du verbe *enluminer* (déjà en 1466 chez Michault, Doctrinal, LXV 10) et de l'adj. *lumineux* (*esprit lumineux*, 1751, Disc. Prél. p. XXIV; v. aussi 1755 Enc sub ›invention‹), de *clarté* qui demanderait tout un chapitre spécial⁵¹, et même de *lampe, flambeau,*

naturel et la clarté du français, 59650 Villeneuve-d'Ascq 1968 (Publications de l'Université de Lille III) 241p. (concerne plutôt la raison et la grammaire).

49 Marin MERSENNE (voir n. 44) p. 640.

50 Dans H. HÄUFLE, *Aufklärung und Ökonomie, Zur Position der Physiokraten im Siècle des Lumières*, München 1978, p. 45.

51 Cf. ca. 1250 *En la clarté ke Deus ot fete* (Peres 10C 830); 1534 *La clarté n'esjouit elle toute nature? ... Car par la clarté sont tous humains esjouiz, comme vous avez le dict d'une vieille que n'avoit dens en gueulle, encores disoit elle: Bona lux* (Rabelais I 10 [38] et [45]); 1751 *les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite* (EncDiscPrél p. XXX; v. aussi XXXVI, XLI; etc.). Par défi G. COHEN donnait le titre ›La grande clarté du moyen âge‹ à un de ses livres (1945). Quant à la *clarté de la langue française*, v. les considérations sceptiques de Harald WEINRICH, *Vaugelas und die Lehre vom guten Sprachgebrauch*, dans: *Zs. für romanische Philologie* 76 (1960), p. 1–33, et plus récemment, il a parlé d'un ›mythe suggestif‹ (*Die sprachlose Freundschaft oder Bleibt uns die Sprache weg?* dans: *Französisch heute* 3, oct. 1978, p. 157); v. aussi R. BAUM, *Tradition und Geschichte im Leben der*

éclair (v. le vol. de R. Mortier [n. 48], pp. 38, 43, 56 etc.). La métaphore, malgré sa fréquence, reste bien consciente puisqu'on peut l'atténuer par *lueur*: «Souvent une invention jette de grandes lumières sur celle qui la précède, et quelques lueurs sur celle qui doit la suivre» (1755, Enc sub ›invention‹).

L'antonyme *les ténèbres* accompagne la *lumière* dès le début. En afr. on parle des *mortels tenebres de l'enfer*⁵², dans la Bible de Lefèvre d'Étaples (1530) les *puissances des ténèbres* sont les «démons» (FEW 9, 234a); chez Rabelais *les tenebres* sont les erreurs (I 9 [36]); au XVIII^e siècle c'est le symbole de l'ignorance, tout comme *nuit* («Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde» 1751 EncDiscPrél XXIV; «chercher dans la nuit la plus sombre une route nouvelle» ib.), *obscurité* (l'Encyclopédie parle de «longs intervalles de l'ignorance et de l'obscurité» Enc 9, 609a sub ›livre‹), *ombre* (v. Mortier 1969, 36, etc.; déjà Mersenne en 1624, Impiété, Préface) et *nuages* («répandre des nuages sur» EncDiscPrél p. II; VII; «exempts de nuages» ib. p. VIII)⁵³.

L'émancipation de la science de la tutelle théologique, la désacralisation (pour parler avec Daniel Droixhe⁵⁴) de la pensée se dressent hostilement contre ce que les savants, les historiens appelaient dès le XVI^e siècle le *Moyen Âge*, *medium aetas*⁵⁵. Celui-ci devient le symbole de l'ignorance; l'Enc. l'appelle un «long intervalle d'ignorance» (EncDiscPrél p. XIX) et parle des «siècles d'ignorance» (ib. p. XXII^s), des *siècles grossiers* (1755, Enc sub ›invention‹), des *siècles de la barbarie* (DiscPrél XXXIII; XX; XXII; XXVI). Bref, ce sont les *siècles de(s) ténèbres* (1765, Enc 14, 788b). Le Moyen Âge est devenu l'objet même de ses propres métaphores!

Revenons à Vossler et à sa philologie idéaliste, critiquée par tout le monde et niée par personne. Vossler a eu tort de vouloir tout ramener à l'histoire de la culture et à l'histoire des idées, même l'article partitif et l'emploi du subjonctif⁵⁶. Il a méconnu le but

französischen Sprachgemeinschaft, dans: Archiv für das Studium der neueren Sprachen 216 (1979) p. 291–313; H.-H. CHRISTMANN, A. de Rivarol und Johann Christoph Schwab pari passu, dans: Studia Neolatina, Festschrift für Peter M. Schon, éd. par Johannes THOMAS, Aachen 1978, p. 24–37.

52 MarieMadT 1 («des mortels tenebres d'infer»), fin XII^e s.

53 Cf. déjà en 1539 *quitais con los rayos muy claros de vuestra doctrina las muy espessas y mas que Cimericas nieblas de ignorancia que en los entendimientos vulgares se hallan*, Lettre de Don Francisco de Bovadilla de la Santa Iglesia Romana (dans Alejo Venegas Dif. III r^o).

54 Daniel DROIXHE, La linguistique et l'appel de l'histoire (1600–1800), Genève–Paris 1978, 160.

55 Voir la thèse de J. Voss, Das Mittelalter im historischen Denken Frankreichs, München 1972 et mon article: Moyen âge: un anglicisme?, dans: Revue de Linguistique Romane 26 (1962) 19–24; R. LANSON, Le goût du moyen âge en France au XVIII^e s., Paris 1926.

56 Mais il n'est pas du tout exclu que, même dans ce domaine, on ne trouve pas d'exemples significatifs. Vossler et Lerch avaient – de façon prudente, il est vrai – mis l'emploi de l'indicatif après les verbes comme *ordonner* en rapport avec l'absolutisme de l'État de Louis XIV. Puisque l'État absolu ne tolère pas de contradiction ou de mise en doute, une ordonnance ne pourrait être suivie que du mode indicatif, le mode de la réalité: *nous ordonnons que vous ferez*... J'ai examiné ce cas en détail, il y a près de 30 ans: Depuis le XIII^e siècle on trouve à la fois l'indicatif et le subjonctif après ces verbes, mais l'indicatif gagne toujours plus de terrain (après *ordonner* au XIII^e s. 6 Subj. : 9 fut.; XIV^e s. 65 : 80; XV^e 37 : 73; XVI^e 5 : 16; XVII^e 3 : 18). Si on voulait sauver la thèse idéaliste, il faudrait mettre en rapport l'emploi croissant de l'indicatif avec le renforcement progressif du pouvoir royal, mais on ne saurait le prouver [Cf. le passage suivant d'un travail récent: «Der Staat als allmählich wieder herrschende Potenz, der moderne zentralisierte Gewaltstaat, taucht mit dem unteritalienischen Reich Kaiser Friedrichs II. auf, wird dann von den italienischen Stadtstaaten und allmählich auch vom übrigen Europa nachgeahmt und findet seine früheste Vollendung bei Ludwig XIV. und den ihm folgenden absolutistischen Staaten ›mit höchster und stark geübter Zwangsmacht fast über alle Zweige der Kultur‹» (Ernst SCHULIN, Burckhardts Potenzen- und Sturmlehre, Zu seiner Vorlesung über das Studium der Geschichte [den

communicatif de la langue qui implique une certaine stabilité (v. Jaberg) et n'a pas tenu compte de l'arbitraire du signe (Saussure). Mais il n'y a aucun doute que cet exposé – forcément trop simpliste, hélas! – aura confirmé la relation étroite entre l'histoire de la pensée et l'histoire de la langue dans le secteur du vocabulaire des idées et dans les parties de la langue qui sont et restent motivées, et je pense en premier lieu au domaine immense de la métaphore qui, souvent, échappe à la lexicologie. La lexicologie future devra tout de même en tenir compte dans une mesure plus large, dans la mesure où la langue et les métaphores reflètent l'histoire de la pensée humaine. Nous avons donné des échantillons de la désacralisation de la pensée du Moyen Âge au Siècle des Lumières. L'époque actuelle est en train d'ouvrir de nouveaux horizons et je suis convaincu que cette évolution nouvelle aura ses répercussions non seulement dans l'histoire de la pensée mais aussi dans l'histoire de la langue. Permettez-moi de citer une dernière fois Heinrich Schipperges: »Les sciences naturelles modernes, en adoptant un nouveau relativisme et un nouveau perspectivisme, se sont détournées de la vision du monde, de la conception de la nature classiques, et annoncent une rupture grave de conséquences. Et il est plus que symptomatique que cette rupture, cette révolution n'a pas été occasionnée par les beaux esprits et les poètes, même pas par les philosophes, mais par le noyau théorique des sciences naturelles...«⁵⁷.

Weltgeschichtlichen Betrachtungen], Heidelberg 1983 [Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Klasse, Jg. 1983, Ber. 2], 30 p. [cit. p. 20]). Mais le même cas présente un aspect mieux assuré de la relation entre langue et histoire. Dans la langue des chancelleries de la Gascogne la répartition entre le subjonctif et l'indicatif est tout à fait différente. Le subjonctif est de règle jusque vers 1450. Il est remplacé assez brusquement par l'indicatif depuis le début du XVI^e siècle (XIV^e s. 28 subj. : 1 fut; XV^e s. 128:33 [mais tous les fut. après 1450!]; 1500–1528: 15 subj. : 201 fut.!). Ce changement brusque entre 1450 et 1520 ne peut s'expliquer que par la situation historique. La Gascogne était sous la domination anglaise de 1150 à 1450. Elle fut reconquise en 1451 par la France. La chancellerie royale française devint le modèle des notaires gascons. Elle se servait, au XV^e siècle, plutôt de l'indicatif que du subjonctif (dans un rapport de 3 à 2). Pour les notaires gascons l'indicatif était nouveau; le subj. leur était familier. Mais comme ils tâchaient de suivre le modèle de Paris, ils devenaient plus parisiens que les Parisiens! (v. notre article *Der Modus nach den Verben der behördlichen Willensäußerung in der französischen und gaskognischen Urkundensprache*, dans: *Syntactica und Stilistica*, Festschrift für Ernst Gamillscheg zum 70. Geburtstag, 28. Okt. 1957, Tübingen 1957, 43–69); dans la présente note, j'ai traduit mon résumé allemand paru dans mon article *Sprachgeschichte und Kulturgeschichte* (voir n. 9) p. 88.

- 57 SCHIPPERGES (voir n. 31) p. 68s. : »Die moderne Naturwissenschaft hat sich im Sinne dieses Relativismus und Perspektivismus vom klassischen Weltbild einer Natur abgewandt, um damit den schärfsten Umbruch unserer Zeit einzuleiten. Und es ist mehr als symptomatisch, daß dieser Stilbruch, diese Revolution, nicht von den Schwärmern und den Poeten ausgegangen ist, nicht einmal von den Philosophen, sondern vom harten Kern der naturwissenschaftlichen Position aus, jener Naturforscher nämlich, die Nietzsche charakterisiert hatte als »ein derbes arbeitsames Geschlecht von Maschinisten und Brückenbauern der Zukunft, die lauter grobe Arbeit abzutun haben«. – Dans le même sens s'orientent des théoriciens actuels de la physique, tels que Hermann HAKEN (Université de Stuttgart) qui met en cause le déterminisme traditionnel en admettant l'existence de »chaos déterministes« dont on tâche actuellement de découvrir les »règles« (v. son article *Abschied vom Determinismus?* dans: *Frankfurter Allgemeine Zeitung* N° 292, 27 décembre 1984, p. 1). – Il y a, d'ailleurs, de même une réaction contre le rationalisme de la part de l'art, de l'esthétique dont le but est de présenter une »vérité« non »scientifique«, v. Michael JÄGER, *Die Ästhetik als Antwort auf das Kopernikanische Weltbild*, Hildesheim 1984. – C'est seulement dans des cas de cette envergure (remplacement du principe théologique par le principe rationnel) que j'admettrais la thèse de Thomas KUHN (*The Structure of Scientific Revolutions*, 1962), pour qui le progrès de la science se fait par changements de paradigmes (v. à ce sujet les évaluations sceptiques de Werner BÄHNER, »Paradigm« or »Current« in the History of Linguistics (*Proceedings of the XIIIth Int. Congress of Linguists*, 1982, Tokyo, Tokyo 1983, 847–849) et tout récemment de Heinz

Une dernière remarque. Les problèmes dont je viens de parler font partie, du moins dans une certaine mesure (les problèmes se recoupent), d'un problème beaucoup plus vaste et complexe: du problème du passage de la langue biblique à la langue générale, et certains exemples que j'ai abordés, tels que *passion*, s'y rattachent. C'est dans ce cadre plus vaste qu'il faudrait réexaminer, p. ex., le cas du remplacement du lt. *jus* par *directum*, fr. *droit* qui, d'après Lerch est dû au latin chrétien (il rappelle le terme biblique *directa via* et le psaume 25 [26], 12: *Pes meus stetit in directo*)⁵⁸, le cas de *en vain* qui, également d'après Lerch, remonte au lat. ecclésiastique, c'est-à-dire aux 10 commandements de la Bible (*non assumes nomen Dei in vanum*, Exod. 20, 7)⁵⁹, et beaucoup d'autres⁶⁰. Dans ce cadre s'inscrivent aussi des profanations charmantes telles que *mon ange* comme terme d'affection (depuis Malherbe) et *ange* »fille, femme charmante, adorable, spirituelle« (depuis Furetière 1690, FEW 24, 561a), pour ne pas parler d'un *ange de la route*, c'est-à-dire d'un gendarme motocycliste, ange tout moderne qu'on rencontre depuis l'après-guerre!

Permettez à un lexicologue invétéré de terminer par deux citations lexicologiques. La première, due à Covarrubias, dans son *Tesoro de la Lengua Castellana*, paru en 1611, est un reflet tardif de la conception scolastique de la science qui tire toute la vérité de la Bible. Son *Tesoro* commence par un commentaire de la lettre *a*. L'alphabet, dans toutes les langues commence par *a* parce que c'est la première lettre que l'homme prononce au moment de la naissance, avec cette différence toutefois que les garçons disent *a* parce qu'ils ont plus de force et les filles qui n'en ont pas autant, disent *e*; et ainsi tous les deux entrent dans le monde en se lamentant de leurs premiers parents Adam et Eve⁶¹!

Personnellement, je préfère me tenir à la seconde citation, tirée du Discours préliminaire de l'Encyclopédie: »On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumières générales qui se sont répandues dans la société« (p. XXXIV).

STAAB, Zur Entstehung des Neuen in den Naturwissenschaften – dargestellt an einem Beispiel der Chemiegeschichte, communication faite devant l'Académie des Sciences de Heidelberg, le 12 janvier 1985, paru dans *Sitzungsberichte der Math. Nat. Klasse* 1985, Abh. 1).

58 Eugen LERCH, *Zs. für romanische Philologie* 60 (1940) 289; il faudrait le réexaminer ensemble avec *tortum*, son corollaire (»tordu« > »injuste«), v. FEW 3, 90b; 13², 98b.

59 Eugen LERCH, *Futurum* 1919, 66ss.; *Französische Sprache und Redensart* 1934, 94; *Zs. für romanische Philologie* 60 (1940), 289; *Wartburg* (FEW 14, 165a) cite cette opinion de Lerch sans prendre position.

60 Edelgard DUBRUCK, p. ex., écrit dans un compte rendu de *Death in the Middle Ages... 1983* (à propos de la contribution de Oexle): »Later on, churchyards became cemeteries, apart from communal life, landscaped with care on the peripheries of towns. The dead are not only dechristianized, but even desocialized: they have become corpses« (*Zs. für romanische Philologie* 100, 1984, 578), mais il ne faut pas oublier que *corps* »cadavre« est attesté en fr. depuis la chanson d'Alexis (FEW 2, 1214b). – Je n'ai pas encore vu le travail de Richard K. FENN, *Liturgies and Trials, The Secularization of Religious Language*, Oxford (Blackwell) 1982; (paperback) 1984. – Voir aussi l'évolution sémantique de *cappella* qui désignait d'abord le manteau (ou la partie du manteau) que saint Martin donnait à un homme pauvre et qui a fini par désigner un orchestre bien séculier (allemand *Jazzkapelle*, *Militärkapelle*), v. Hans RHEINFELDER, *Kultsprache und Profansprache in den romanischen Ländern*, Hildesheim 1933 [Reprint Olms 1982], p. 89–91.

61 *Los latinos dicen a, los griegos alpha, los hebreos aleph, los árabes aliph, los fenices alioz, el indio alephu. Y assi es la primera que el hombre pronuncia en naciendo, salvo que el varón como tiene más fuerza dize A, y la hembra E; en que parece entrar en el mundo lamentándose de sus primeros padres Adán y Eva*, Sebastian de Covarrubias, *Tesoro de la Lengua Castellana* (1611), Madrid (ed. anastática por Ediciones Turner) 1979, 1093 p. (v. mon compte rendu dans: *Zs. für romanische Philologie* 99, 1983, p. 244–246).